



Velásquez Diego da Silvae,

dit : El Grande, ou l'histoire d'une chrysalide.

Consacré par Manet comme le « peintre des peintres » et par Picasso Picasso comme « le vrai peintre de la réalité », l'Espagnol Velázquez (Séville 1599 – Madrid 1660), est une importante figure de l'Histoire de l'Art.

- Dis donc Renzo, c'est la première fois que tu traites un tel sujet ? Hum ?
- Peut-être, mon cher Ego, peut-être, je ne sais plus !

Le jeune garçon de 10 ans qui faisait son entrée comme apprenti dans l'atelier du peintre Francisco de Herrera, dit le Vieux, à Séville vers 1585 / 1590 ? Puis, Madrid 1640 environ, ne se doutait pas que quelques siècles plus tard, sa peinture rendrait fou de grands artistes. Comme Picasso, par exemple, qui avoua un jour qu'il se « cassait les dents » sur un des chefs-d'œuvres de Velázquez, *Les Ménines*, ou Francis Bacon qui reproduisit à sa façon, jusqu'à 45 fois, l'un de ses portraits les plus célèbres, celui du pape Innocent X !



Bien vite, le maître d'atelier suivant, Francisco Pacheco, Sanlúcar de Barremeda 1564 – 1654 et beau-père de Velázquez, se rendit compte que ce Diego da Silva y Velázquez, issu d'une famille noble de Porto au Portugal, et établie à Séville, une ville très florissante, était un génie en herbe. Il ne se contenta pas de lui donner sa fille, Juana en mariage, laquelle reçut pour l'occasion plusieurs maisons en dot à Séville, mais, conscient de la valeur du jeune Velázquez, il l'envoya parfaire sa formation à Madrid où il fut vite « lancé » grâce à un portrait du nouveau roi, Philippe IV, qui eut l'honneur d'une exposition publique. Son succès fut tel qu'il fut de suite nommé peintre de la cour, ce qui veut dire qu'il était le seul à pouvoir faire le portrait royal, soit le début d'une brillante carrière.

On lui avait d'ailleurs attribué un logement et les services d'un médecin. Un indice flatteur qui ne trompe pas. Il fut même le seul peintre espagnol, à cette époque, à pouvoir rencontrer le grand Rubens, alors en mission diplomatique à Madrid. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, Velázquez ne se contenta pas de faire de nombreux portraits étonnants par leur acuité psychologique. Il réalisa également des sujets populaires comme, parmi les plus connus, des musiciens, des repas, un porteur d'eau, ou encore une femme faisant frire des œufs ! Le tout, dans un contraste violent de surfaces sombres ou fortement éclairées.

Même les sujets religieux comme le Christ et Marie ont été traités d'une façon un brin populaire. La sainteté, oui mais au quotidien !

À tout juste 30 ans, Velázquez ressentit fortement l'appel de l'Italie. Il séjourna deux fois à Rome qui, pour lui, était la capitale internationale des arts. Il y peint des portraits de vieux maîtres et de grandes compositions personnelles comme *La Forge de Vulcain* et *Jacob recevant la tunique de Joseph*.

Ce n'est qu'au second séjour à 50 ans, qu'il peignit d'autres portraits, dont celui, extraordinaire de réalisme de son serviteur Juan de Pareja, un ancien esclave affranchi. Et celui du pape Innocent X, de la famille romaine des Pamphili. « Une palette de rouges réduite mais expressive alliée à une représentation individualisée donne un impressionnant portrait », a-t-on écrit. « Un monument de l'histoire occidentale, ajouta l'historien et critique d'art Enrique Lafuente Ferrari. Fidèle à son implacable objectivité, l'Espagnol n'a pas flatté un personnage aussi ingrat, et pourtant quelle dignité, quelle grandeur lui a-t-il octroyées ! » De son côté, Schopenhauer affirmait que devant ce tableau, on avait l'impression de se trouver devant une majesté de la terre.

Nains, rois et batailles

Dans un tout autre domaine, c'est également à Rome, curieusement, que Velázquez fit la découverte de la nature qui le marquera durablement. Ce qui s'est traduit par deux vues réalistes des jardins de la Villa Médicis. Une nouveauté absolue pour l'époque.

Mais, il n'y a pas que Rome dans la vie. Entre ses deux séjours italiens, Velázquez s'est « éclaté » à la Cour de Madrid, où il peignit de nombreux portraits étonnants, dont ceux de nains et de bouffons de cour. « Sous la magie de son pinceau, à la fois distant et attentif, la créature la plus misérable retrouve une certaine dignité, éveillant en nous moins de répulsion et de pitié », estime Enrique Lafuente Ferrari. Et, c'est sans compter ces nombreux portraits du roi en pied ou à mi-corps, des portraits de plus en plus immatériels et au coup de pinceau toujours plus léger, pour des sujets dans une attitude plus nonchalante mais aussi plus digne et plus élégante.



Mieux, le peintre des âmes fut admis à prendre part à la décoration du grand salon d'apparat du nouveau palais royal « *Buen Retiro* » qui devait être orné de neuf scènes de bataille. Il y peignit, à côté de nombreux portraits équestres, l'un de ses chefs-d'œuvre absolu, *La Reddition de Breda*. Datant de 1635, cette toile ne se présente pas comme une scène classique de bataille, bien qu'elle affiche cet alignement de lances qui lui ont donné son surnom.

Velázquez a choisi le moment où la forteresse hollandaise, déjà vaincue, se rend au général Ambrosio de Spinola, un homme clément et chevaleresque, qui va au-devant du vaincu comme pour lui éviter toute humiliation de s'agenouiller tandis qu'il lui remet les clefs de la citadelle. On a qualifié cette scène du « plus parfait tableau d'Histoire de la peinture européenne ».



Et c'est également l'époque de la sublime *Vénus au miroir*, la seule arrivée jusqu'à nous et qui reçut les coups de couteau d'une suffragette en 1914. Ce tableau conservé à la National Gallery de Londres, se présente « comme une harmonie inégalée de coloris qui tempère la chaude tonalité vénitienne et l'opulence de Rubens, d'un accord plus grave, plus espagnol, de blancs, de gris plombés, de bleus et de

carmins, à quoi s'ajoute le marbre brun de la chair ».

Ce qui fait que son retour définitif en Espagne en 1651 a une saveur de triomphe. Chargé d'honneurs et de fonctions officielles à la cour, Velázquez peut même s'amuser, à partir de 1656, soit quelques années avant sa mort, à brouiller les pistes avec un autre de ses chefs-d'œuvre, *Les Ménines*, universellement connues « comme le testament spirituel » de ce grand artiste avec *les Filieuses*, toile achevées un peu auparavant.

« Dans cette peinture, baroque par excellence, où est le tableau, où est la réalité ? Le sujet n'est pas sur la toile mais dans l'espace où se trouve le spectateur. Comme une manière lyrique et suggestive de sentir le mystère de l'existence et qui fit de lui le premier peintre moderne.

Le couple royal apparaît dans un miroir terni tandis que le groupe de spectateurs regarde poser le couple, la pétulante infante, ses ménines ou suivantes et sa suite qui pénètrent dans la pièce. »

La densité artistique de ce tableau est telle que « ses profondeurs ne seront probablement jamais tout à fait sondées et l'avenir nous réserve sans doute de nouvelles interprétations », estime le critique d'art Norbert Wolf.

Il transposait sur la toile le secret irremplaçable des êtres et des choses

Son intimité avec la famille royale fait que l'artiste verse même dans l'événementiel, pourrait-on dire, en organisant, comme grand maître de cérémonies, le mariage de l'infante espagnole Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, avec le roi de France, Louis XIV, à Irun.

Quelques mois plus tard, à sa mort le 6 août 1660, il fut salué du titre de plus grand peintre espagnol. « Parfait possesseur d'une technique admirable, il transposait sur la toile le secret irremplaçable des êtres et des choses, » Ce qui rend d'autant plus tragique l'incendie du Palais Royal en 1734 qui détruisit un grand nombre d'œuvres.

« L'histoire de Velázquez peintre est l'histoire d'une chrysalide », estime Guillaume Kientz, conservateur au département des peintures au Musée du Louvre à Paris. Ce dernier, pense qu'avec le passage des années, ses œuvres s'émancipent de leur contexte et prennent le pas sur sa vie même.

À Séville il apprend et il se cherche. À Madrid il s'installe, à Rome, il se découvre.

À partir de la toile d'*Innocent X*, ses tableaux sont une succession ininterrompue de chefs-d'œuvre, autonomes, sans logique d'évolution, sans faiblir et sans jamais lasser.

Pour le professeur Stichita, de Fribourg, « l'apparition de Velázquez dans le panthéon de l'art espagnol a quelque chose qui tient du miracle... Rien ne laissait présager la créativité hors norme et la carrière fulgurante de ce jeune peintre.

Une fois installé à Madrid, le contact avec les chefs-d'œuvre des collections royales, avec les artistes en visite en Espagne, comme Rubens, ou bien les deux voyages qu'il entreprit en Italie contribuèrent à la cristallisation d'une vision artistique tout à fait originale. En tant que peintre de cour, son répertoire thématique risquait de se restreindre à des portraits d'apparat. Mais il sut échapper à ce danger grâce à une palette en permanente ébullition et par la façon dont il sut s'attaquer, au-delà des commandes officielles, à des compositions de grande envergure, aptes à solliciter le plus avancé et le plus raffiné savoir.

Salutations et amitiés. Renzo Cardini

PS L'exposition du Grand Palais, à Paris, concernant « VELÁZQUEZ », du 25 mars au 13 juillet 2015, a constitué un véritable tour de force conjoint de la part du musée du Louvre, du Grand Palais et du Musée historique de Vienne. Ce fut, paraît-il, un gros succès.